

L'islamophobie genrée dans les médias

Salma Naji

Je ne peux m'empêcher de traiter la question de l'islamophobie genrée dans les médias sans penser à Malcom X, icône des mouvements afro-américains pour abolir les discriminations raciales, qui disait ceci : « *Si vous ne faites pas attention, les médias vous feront détester les opprimés et aimer les oppresseurs* ». Cette citation de Malcom X est pour moi intemporelle. Il a laissé un grand héritage derrière lui, qui peut être repris à n'importe quel moment par n'importe quelle minorité ; notamment dans le cadre de cet essai qui traite de l'islamophobie genrée dans les médias. Si l'on transpose cette citation à aujourd'hui, certains médias ne sont-ils pas capables de nous faire détester les femmes portant le foulard car ils les présentent comme des figures antiféministes ? De nous faire aimer les oppresseurs qui veulent les discriminer en les faisant passer pour des défenseurs de la neutralité ? Mon essai se divisera comme suit : les préjugés sur les femmes musulmanes et leurs provenances, l'islamophobie genrée, la société patriarcale et enfin, l'invisibilisation des voix et des souffrances.

Les préjugés sur les femmes musulmanes et leurs provenances

Si je dis « femme portant le foulard », à quoi pensons-nous ? Oppression ? Soumission à un mari, à un père, à un frère ? Ou encore danger pour la laïcité ? Nous avons bon nombre de généralisations, y compris sur les femmes portant le foulard. Celles-ci sont victimes d'une vision stéréotypée qui donne d'elles une image négative et caricaturée. Les stéréotypes sont souvent véhiculés dans le cadre de préjugés. Le préjugé est dangereux car il correspond à un sentiment négatif considéré comme vérité et traverse les générations sans subir de modifications. En effet, le préjugé est plus fort que le stéréotype, parce qu'il émet un jugement préalable. Imaginons un élève qui a un préjugé à l'encontre d'une élève portant un foulard : il pourrait décider de ne pas la côtoyer ; il jugera préalablement préférable de ne pas la faire. Le stéréotype ne va pas déterminer l'action de la personne. Comment se peut-il alors qu'on ait une vision emplie de stéréotypes, lorsqu'on parle de femmes musulmanes portant le foulard ? C'est là où le rôle des médias entre en jeu : les théories d'analyse de discours médiatiques affirment que les médias jouent un rôle dans nos représentations mentales, car ils sont notre principale source d'informations. Si nos représentations des femmes portant le foulard sont pleines de stéréotypes, c'est que certains organes, notamment médiatiques, les ont véhiculés. Pour appuyer mes propos, j'ai cherché « femme voilée » sur la barre de recherche de RTL INFO et j'ai ensuite procédé similairement avec le mot



« islamophobie ». Les résultats sont saisissants : des titres tels que « le voile n'est pas un vecteur d'émancipation pour les femmes... », « Nomination d'une femme portant le voile... le MR ne décolère pas », « Président Macron et Le Pen cultivent leur divergence sur le voile ». Par souci de clarté, je traiterai du terme « islamophobie » dans la partie suivante de mon essai.

Ce qui ressort de cette brève liste et du média RTL INFO concernant les femmes portant le foulard, c'est qu'il va véhiculer des stéréotypes animés par des préjugés sur celles-ci. Notamment, certains médias vont représenter les femmes portant un foulard comme une figure de régression du statut des femmes, en véhiculant l'idée qu'elles ne peuvent être émancipées couvertes. Leurs compétences intellectuelles sont aussi remises en cause, parce qu'elles portent un tissu sur la tête. Il existe une réelle islamophobie dans la façon de traiter l'information concernant les femmes portant le foulard. C'est là où certain(e)s politicien(ne)s d'extrême droite, comme Marine Le Pen qui affirmait qu'il n'y a pas d'islamophobie en France, pourraient me reprocher de parler faussement d'islamophobie. Certains clameront que les médias relaient juste l'information et qu'ils se questionnent sur la signification du foulard. Je répondrais que la science en a dit autrement et que la science reste supérieure aux perceptions que ces derniers ont de cette situation. L'islamophobie n'est pas seulement un acte violent commis à l'encontre d'une personne motivée par des caractéristiques religieuses. L'islamophobie, c'est aussi le fait d'attribuer des caractéristiques religieuses, afin de marginaliser, de discriminer, d'exiger l'assimilation ou encore de traiter les musulmans comme des citoyens de seconde zone ; et il en est clairement question dans certains médias belges et européens. Faire des titres pour questionner les compétences d'une femme, parce qu'elle porte un foulard, c'est la marginaliser. Refuser un emploi à une femme avec un foulard, c'est la discriminer. Lui demander d'enlever son foulard pour exercer une fonction, c'est faire d'une femme musulmane une citoyenne de seconde zone. Tout cela relève de pratiques islamophobes. Nous aurions pu compter sur les médias pour représenter un contre-pouvoir et mettre au jour ces pratiques islamophobes. Au contraire, de nombreux médias relaient l'information en instrumentalisant les questions de neutralité et de laïcité, et en légitimant les positions des oppresseurs. Ils les font passer pour des personnes qui veillent à la neutralité de l'État, et non comme des personnes qui violent le principe de non-discrimination. D'ailleurs, en questionnant la place de la femme portant le foulard au sein des institutions et des décisions juridictionnelles inclusives, certains médias qui se présentent comme neutres prennent en réalité parti pour une neutralité exclusive. Rappelons-nous qu'en mai 2021, le tribunal du travail condamnait la STIB pour avoir refusé d'engager une femme portant le foulard, alors qu'elle avait les compétences requises. Quelques jours après, le journal Le Soir invitait un juriste constitutionnaliste du nom de Marc Uyttendaele pour dire que « le jugement n'est pas une décision de justice, mais un tract militant et que la décision est insultante pour la STIB ».

L'islamophobie genrée

Très bien, qu'en est-il alors de la dimension genrée ? Tout comme le tribunal du travail le stipule dans son jugement : « Seules les femmes voilées se voient discriminées dans la mesure où les hommes avec la barbe ne se voient refuser aucun poste ». Pour rappel, le signe religieux des hommes en islam est la barbe, au même titre que le foulard pour les femmes. Pour me rendre compte de la

dimension genrée, j'ai refait le même exercice en inscrivant dans la barre de recherche du média RTL INFO « homme barbu », ce qui m'a donné les résultats suivants : « Au Brésil, un homme sirène barbu », « impressionnant barbu depuis 14 ans », « le roi Philippe est devenu barbu ». Il en ressort que les hommes musulmans sont moins stigmatisés que les femmes portant le foulard, même s'ils le restent. Après les attentats du 13 novembre, quatre agents de sécurité ont été licenciés pour avoir refusé de couper leurs barbes. En ce sens, Julien Beaugé, doctorant en sciences politiques, affirme dans son ouvrage « Stigmatisation et Rédemption » que : « Les femmes portant le voile ont pourtant ressenti dans leur vie quotidienne les effets de la politisation du voile, depuis les multiples expériences de la stigmatisation jusqu'aux contraintes qui s'exercent (avec une force inégale) pour qu'elles se dévoilent dans le cadre de leurs études ou pour un emploi... Ces effets pèsent sur le coût social et moral des pratiques de voilement ». L'islamophobie genrée est alors bien présente : certains médias participent à cette politisation du foulard et à une mise à l'agenda qui stigmatise et marginalise les femmes musulmanes.

Une société patriarcale

Je ne peux parler de la présence de l'islamophobie genrée au sein des médias sans me rappeler de mon professeur de secondaire qui nous questionnait pour savoir si une femme voilée est une femme libre, en précisant que les femmes se sont battues pour se dénuder et pouvoir pratiquer le sexe. À cet âge-là, je ne connaissais pas encore ce concept sociologique et anthropologique de « patriarcat ». Si je pouvais retourner en arrière, je lui dirais qu'il l'incarne parfaitement. Pour rappel, Bourdieu définit le patriarcat comme « l'oppression des femmes fondée sur une domination masculine qui repose sur la violence, ainsi que l'exclusion quasi-totale des femmes des "jeux" sociaux des hommes ». Remettre en question la liberté de la femme portant le foulard contribue à l'exclure de nos sociétés et, ainsi, à perpétuer à merveille cette société patriarcale fondée sur l'exclusion des femmes des jeux sociaux. Cette société patriarcale a également pour but de contrôler le corps des femmes. Avoir un foulard peut représenter une forme de modestie, de pudeur et de vœu de chasteté, ce qui empêche l'homme d'avoir accès à son corps ; et c'est là où les études postcoloniales entrent en jeu. L'entreprise coloniale, c'est en partie l'entreprise du sexe. Philippe Testard-Vaillant, journaliste scientifique, interroge à ce sujet Gilles Boetsch, anthropologue, dans le CNRS Le journal (Centre national de la recherche scientifique). Gilles Boetsch précise que « La domination sexuelle sous-tend partout et toujours la domination coloniale ». Un autre article de TV5 Monde intitulé « Viols, voiles, corps de femmes dans la guerre d'Algérie » met en exergue les viols, les dévoilements forcés et les tortures spécifiquement infligées aux femmes algériennes pendant la guerre d'Algérie. L'homme occidental, depuis sa rencontre avec la femme musulmane, n'a jamais accepté son refus de se donner à lui. C'est pourquoi, pour comprendre tous les tenants et aboutissants de l'islamophobie et pour parvenir à lutter contre l'islamophobie genrée, il faut prendre en compte l'histoire, l'influence de la société patriarcale et les stéréotypes que véhiculent les médias. La perception de la femme portant un foulard hérite d'un lourd passé. Nous commençons seulement à avoir une libéralisation de la parole, car parler de violences sexuelles et d'oppressions est douloureux, d'autant plus dans une société où la parole de la femme est constamment remise en question.

L'invisibilisation des voix et des souffrances

Ce passé, ces histoires peu visibles et médiatisées m'amènent à me questionner sur « l'invisibilisation des voix et des souffrances ». Comme je l'avais évoqué ci-dessus, j'ai également effectué une recherche sur le terme « islamophobie » dans le même média belge RTL INFO et j'ai récolté ceci : « Création controversée du Collectif contre l'islamophobie en Europe », « un collectif contre l'islamophobie dissout en France », « L'islamophobie, fantasme ou réalité ? ». L'idée étant qu'en remettant en question l'existence de l'islamophobie, les médias invisibilisent les souffrances de ceux qui subissent l'islamophobie. Pour trancher cette question, il faudrait une analyse quantitative conséquente. Néanmoins, nous pouvons nous rendre compte de tendances à invisibiliser les voix et les souffrances en décrédibilisant les ASBL qui luttent par exemple contre l'islamophobie. À titre d'exemple, le CIIB dénonce la rhétorique mensongère de Marie Cécile Royen dans le VIF, où la citation diffamatoire suivante figurait : « Le CIIB est connu pour ses liens étroits avec les Frères musulmans ». Toutes ces tentatives de remises en question du concept même d'islamophobie et des associations qui luttent contre l'islamophobie montrent la tendance qu'ont certains médias et journalistes à décrédibiliser et à invisibiliser les souffrances.

Pour conclure, l'islamophobie dans les médias est non seulement présente, mais également genrée. Elle peut être expliquée par la place que donne notre société patriarcale aux femmes, mais aussi par les préjugés que nous avons hérités de l'époque coloniale. Néanmoins, les personnes se mobilisent, dénoncent l'islamophobie genrée ; les femmes osent prendre la parole face à ce passé douloureux et redonner de la force aux jeunes femmes portant le foulard. Ce combat s'est également universalisé et institutionnalisé : le mot islamophobie devient incontournable dans les ONG. Par exemple, Amnesty International écrit un rapport en 2012 « Choice and prejudice: discrimination against Muslims in Europe ». Ahmed Shaheed, rapporteur spécial de l'ONU, demandait à Genève en mars 2021 d'agir face à la « discrimination islamophobe ».

Alors, comme mon grand-père refusa de se taire face au protectorat français et à la violence qu'il perpétuait non pas seulement sur le peuple marocain, mais aussi sur les communautés juives en installant le régime de Vichy, notre génération refuse de se taire face à l'islamophobie qui touche en particulier les femmes musulmanes.

J'ai une pensée particulière pour mes camarades de classe de sciences politiques, Rémi et Matias, qui sont athées et qui ont participé à la manifestation « Hijabis Fight Back » à Bruxelles pour protester contre le bannissement du foulard dans l'éducation. Une pensée pour les tribunaux qui condamnent les pratiques discriminatoires. Une pensée pour Gianluca, mon meilleur ami d'origine italienne, homosexuel et chrétien, qui me répète qu'il est fier de ces jeunes musulmanes qui se battent et qui n'ont pas cédé à la pression, comme l'ont fait ces premières femmes italiennes qui portaient un foulard culturel et religieux, et qu'il ne se fera pas avoir par les préjugés véhiculés qui lient homophobie et islam. Une pensée à une amie belgo-belge, dont je tairai le nom, et dont le grand-père a participé à la colonisation du Congo et qui n'a jamais présenté la diversité sous un bon angle. Malgré cela, mon amie a enrichi son esprit critique, a rejoint cette lutte contre l'islamophobie genrée, et soutient l'accès à l'éducation et au travail des femmes portant le foulard.

Certains médias sont présents pour véhiculer leurs préjugés islamophobes et genrés, mais les luttes contre l'islamophobie continuent. Ce concours et cet essai en sont la preuve. Je refuse de conclure que la société patriarcale et les pratiques islamophobes ont gagné. L'histoire parle d'elle-même : les minorités finissent toujours par gagner.